

Entre l'amour et la douleur, le désir «La femme de Gilles» de Madeleine Bourdouxhe

NATHALIE MIKLOS
Université de Liège

1. UNE REPRÉSENTATION PRIVILEGIÉE DU TRIANGLE

Le thème de la relation triangulaire ne serait-il plus qu'un piège pour amateurs d'introspection ou littérateurs en mal d'inspiration à la fois piquante et facile? Thème indéfinissable dans ses ramifications et variations, aussi intemporel que la passion dont seule la disparition sonnera le glas. Entre l'anecdotique du théâtre de boulevard, les lamentations édulcorées de larmes à bon marché et les envolées tragiques, il demeurerait cependant une place ténue pour une sensibilité d'artiste capable de synthétiser et de transcender ces stéréotypes par la narration d'une douleur dont la simplicité touche à l'essentiel.

Tel est le défi relevé par Madeleine Bourdouxhe dans *La femme de Gilles*¹. Quoi de plus banal en apparence que la souffrance dans laquelle s'égaré Elisa, superbe de dévouement et d'esprit de sacrifice, supportant, avec un sourire inaltérable qui se situe au-delà de l'héroïsme, la liaison de son époux avec sa propre soeur? Quoi de plus neuf aussi que cette volonté de reconstruction pour laquelle nul chagrin, nulle blessure ne sont trop grands? «La vivisection de la jalousie est déjà l'autopsie de l'amour», remarquait Michel Thorgall². Il nous semble que c'est sur un tout autre plan que celui du consentement —souvent qualifié de masochiste— d'une femme à l'outrage qui lui est fait qu'il faut chercher la spécificité d'un roman rendu oppressant par le frémissement et la densité des sentiments qui l'animent. Il nous est apparu que c'était bien davantage que les aléas d'une triangulation qui se jouait à l'avant-plan de la scène narrative. En effet, les protagonistes, englués dans une étrange et insoutenable

1. On trouvera en annexe une courte présentation biographique de l'auteur encore peu connu.

2. Dans sa lecture de *La femme de Gilles*, Bruxelles, Labor, coll. «Espace Nord», 1985, p. 120.

symétrie, se renvoient inlassablement — jusqu'au bout du malheur — des échos diffractés, fragmentés de leur âme (images brisées ou caricaturales semblables à celles qui naissent dans les miroirs déformants), comme s'ils n'étaient que des incarnations dérisoires de ce mystérieux discours de l'amour qui trouve son accomplissement dans la figure d'Elisa, apte à réconcilier la chair et l'esprit.

Plus qu'une tripartition déchirante, c'est la clôture, l'emprisonnement au centre d'un prisme qui s'affirme à chaque page. Dès lors, ce que nous souhaiterions mettre en lumière au cours de cette étude, c'est l'impitoyable logique qui doit faire de Gilles l'enjeu de forces antagonistes issues des valeurs antinomiques de l'amour et d'un désir aveugle. De leur insoluble contradiction ne résultera que le vertige de ce rien que sont l'absence et la mort. Si la leçon de M. Bourdouxhe est bien que l'authenticité du sentiment doit être garantie par un don total du cœur, il est manifeste que Gilles polarise la fracture de cette ligne droite et pure qui conduit Elisa aux extrêmes de son attachement. Il convenait donc d'analyser, au fil des pages, la dichotomie qui s'accuse dans la personnalité de Gilles entre l'émotion génératrice de bonheur et la brutalité irréfléchie qui le ramène à la dimension d'un corps écartelé par la fulgurance des sensations. Car, en-deçà des conflits qui dévastent les êtres unis par une inaptitude fondamentale au respect de la passion, se dessine, en filigrane, un réseau symbolique circonscrivant les dures limites qui sont imposées à la jouissance désincarnée. Celle-ci se satisfait de sa violence sans se dépasser dans une possession tendre qui se doublerait de la déperdition en l'autre. Cette fusion délicate, difficile, il n'appartenait qu'à Elisa, cette femme « sans astuce, sans orgueil, sans philosophie »³ de la réaliser. Victime de la prédestination, de la « vocation » (dira-t-elle) qui la voue à son mari, elle se soumettra à la flétrissure qui s'imprime sur son destin sans l'ombre d'une révolte en ce qu'elle ignore autant la justice que l'amour-propre.

Médiateur, Gilles l'est à deux niveaux: d'une part, dans l'adéquation (qui répond dans une remarquable coïncidence) aux aspirations d'Elisa, figuration de la sérénité d'un couple auquel le bonheur semble dévolu; de l'autre, dans l'envoûtement de la chair. Celui-ci le jette aux pieds d'une Victorine qui, moins que le double sombre d'Elisa, est l'inconscience d'un sexe qui lui dicte sa loi:

« Pour toi, la vie est sans danger. Rien à perdre, rien à gagner. Rien jamais ne pourra t'élever ni t'amoindrir. Femme qui ne tient ni du ciel ni de l'enfer, femme sans âme, sans cœur, sans esprit — et sans chair, car même de ce sexe énorme qui te dévore, tu ne retires ni souffrance ni joie » (p. 88).

3. Toutes nos références renvoient à l'édition Labor, collection « Espace Nord », 1985. Cette brève citation est extraite de la page 83 du roman.

L'erreur (qui est aussi une faute irréparable) de Gilles résidera dans une tragique méprise qui le poussera à tenter d'élaborer, avec Victorine, un discours amoureux auquel l'intelligence instinctuelle de la jeune fille la soustrait. Celle-ci repose sur des valeurs différentes, aux implications complexes et dangereuses dans lesquelles on verra l'une des causes essentielles du drame. La souffrance glisse sur Victorine sans l'effleurer, ni l'entamer, la possession demeurant pour elle vide de toute conséquence. Elle n'implique qu'une existence sans mémoire qui mènera Gilles aux abords de la folie et du dégoût. La temporalité du cœur est interdite à Victorine, parce que ses aspirations en représentent une négation dans laquelle elle entraînera insensiblement son amant.

Noeud de douleur qui s'édifie sur un choix faussé, pervers, d'objet, cristallisation condamnée parce qu'elle se fixe sur une individualité rendue indigne par l'insertion artificielle dans un code de valeurs qu'elle ne peut assumer.

2. ENJEUX SYMBOLIQUES

Avant de nous plonger dans l'examen de ce que nous nommerons «la symétrie brisée» qui lie les héros dans une relation sans cesse en voie d'étouffement, précisons d'emblée la nature de la symbolique qui sous-tend les premiers moments du mariage de Gilles et d'Elisa:

«Lorsqu'ils sont venus visiter la maison, lui hésitait à la louer. Mais Elisa aperçut ce bout de ruisseau. Gilles la regarda courir vers l'eau: elle avait encore son corps de jeune fille et deux petits seins durs sautillèrent dans son corsage. Lui, de voir ça il avait senti comme une grande plaque de bonheur et il s'était décidé tout de suite» (p. 13).

«Gilles se retourne vers la cuisine: il a entendu rentrer les enfants, deux petites jumelles blondes, sages et timides. Il assied les gamines, chacune sur un de ses genoux. Il souffle dans leurs yeux pour les faire rire. De voir ainsi devant lui ces deux paires de longs cils le trouble toujours un peu et il dit tout doucement: "je suis bien heureux d'avoir deux petites filles"» (p. 13).

Tout au long du roman, on verra se multiplier ces scènes discrètes où la joie semble porter les couleurs d'un apaisement originel, édénique ou mythique (c'est selon), scènes — images d'un passé «d'avant la chute». C'est la paix et la douceur que respirent les gestes d'Elisa, vaquant aux tâches sans gloire du ménage, expression d'une harmonie profonde qui se révèle le produit d'un amour égal, sans accident. Elisa est la femme de Gilles et celui-ci l'homme d'Elisa... de toute éternité. Certitude simple, mais impérieuse, qu'il convient de ne pas rompre sous peine d'enclencher le mécanisme de la fatalité. En effet, l'émerveillement devant les choses du quotidien et la souveraineté d'une forme d'intemporalité (suggérée par les nombreuses récurrences du terme «habi-

tude») répondent à l'affirmation du sentiment partagé. Nimbé de l'immobilisme des commencements, le bonheur de Gilles et d'Elisa, dont la légitimité est soulignée par le ravissement prêté à la nature, n'est pas fait pour les convulsions du devenir. La passion doit s'inscrire dans l'ordre de l'univers, fermée qu'elle est à la conscience claire des contingences qui glissent sur sa pérennité. Le bonheur se suffit autarciquement, engendrant une félicité qui ouvre à l'acceptation de toutes les servitudes. L'amour estompe les aspects misérables de la vie ouvrière. Il serait abusif d'avancer que celle-ci se trouve systématiquement effacée au sein du roman; elle est plutôt le lieu d'une intégration dans un ensemble plus large dont les contours sont tracés par l'hypnotisme des lois du coeur: le travail de Gilles ne cessera d'être mis en évidence dans les multiples contraintes qui en découlent, mais il est comme inséré dans une normalité absorbante issue de cette image des origines qui se déploie dans l'orbe du sentiment. Dès lors, il n'est plus qu'un élément nécessaire participant du régime de l'image arrêtée à l'instant où elle resplendissait d'un éclat sans tache.

Le lien qui se noue entre Gilles et Elisa est une manière de jonction entre l'homme et le monde, pour autant qu'il échappe à la dynamique de l'évolution qui mettra en péril sa plénitude. Construction d'une symétrie parfaite entre deux êtres, il doit se maintenir dans cet état d'équilibre qui fait échec au temps en ce qu'il permet de réinstaurer l'harmonie primitive entre deux individualités qui auraient aboli les barrières de la séparation. Symbiose sans heurt, il est le dispensateur d'une sérénité qui lève, dans l'éblouissement intérieur, l'abrutissement du labeur. Qu'importent alors l'exiguïté, l'inconfort de l'habitation, l'épuisement consécutif aux interminables nuits de veille à l'usine. Qu'importent que le pauvre sol du nord n'ait pas les reflets dorés de la terre italienne gorgée de ce soleil qui ne brille que dans les rêves, que les mimosas en fleurs ne soient que des chimères... Qu'importent les promesses éphémères de l'ailleurs si le plus grand trésor s'épanouit dans les replis de l'âme. Elisa, abîmée dans sa songerie, ne s'y trompe pas:

«Aller d'un monde à l'autre. Est-ce cela le monde? N'est-ce pas plutôt une chose toute petite, invisible, confuse, enfouie au fond de nous-mêmes et que toujours nous emmenons avec nous» (p. 52).

3. DÉSIR ET SYMÉTRIE BRISÉE

L'union de Gilles et d'Elisa, tout empreinte de clarté, représente l'annulation insouciante de l'appartenance douloureuse à un temps historique et à la socialité. L'amour opère une transfiguration de la médiocrité du quotidien en lui restituant une signification: tout fait sens pour celui qui aime, tout est acte initiatique.

La relation qui se tisse entre Gilles et Elisa paraît donc l'objet d'une bénédiction, d'une grâce délicate, soutenue par le fixisme atemporel qui troue les apparences pour remonter aux origines. Adéquation de la chair et du cœur, tel est le secret d'Elisa, tel est également le secret de la passion authentique, capable de réinventer un espace qui lui est particulier, sans verser pour autant dans l'illusion qu'est la négation du monde. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que chaque mythe préfigure *ipso facto* l'histoire de sa transgression et de sa déchirure. Des fissures ne vont pas tarder à lézarder ce reflet d'une symétrie achevée dans la mesure où Gilles ne possède pas ce «supplément d'âme» qui fait à la fois la force intransigeante et le malheur d'Elisa. En effet, dès le second chapitre qui s'ouvre sur l'actualisation de la joie simple et émerveillante d'Elisa, se glissent, en contrepoint, les signes avant-coureurs de la rupture. Avec Victorine s'introduit le motif lancinant du désir. Victorine pour qui les règles brutes de la chair s'avèrent seules significatives, hors de toute justification. Résolument étrangère au calme immuable d'un éden reconstitué, elle le fera éclater comme dans une malédiction. Toutefois, rappelons que c'est dans la mesure où la silhouette de Gilles ne se modèle pas, dans une exacte duplication, sur le profil, les attentes d'Elisa que la disharmonie peut menacer une perfection qui paraît hors d'atteinte du malheur. L'extériorité ne se réinfiltrera que par la brèche ouverte dans la personnalité de Gilles, faiblesse qui n'est autre que de faillir aux exigences de son bonheur. Avec Victorine, va se mettre en place un implacable procès de la chair dont les ravages, les meurtrissures seront scandés par la douleur silencieuse d'Elisa. Pourtant, le désir, pour l'auteur, ne semble pas investi en soi d'une condamnation ou d'une culpabilité qui le proscrierait de la logique du sentiment. Jamais, dans le roman, l'amour ne sera envisagé comme l'exercice d'une spiritualité tyrannique, il témoignera, au contraire, de son inscription au plus profond d'un corps éperdument désirant. Elisa, on l'a dit, n'ignore pas l'appel des sens :

«Jamais Elisa ne l'avait si bien regardé, jamais elle ne l'avait autant aimé, ni désiré avec cette fougue tragique, cette longue détresse de tout son corps» (p. 93).

Bien plus, chercher les causes de la souffrance qui va naître avec Victorine dans la simple constitution du triangle paraît fort superficiel. S'il est manifeste que la jeune fille fracture la clôture qui voue Gilles à Elisa, l'essence du drame n'en est pas moins ailleurs, dans la violence toute-puissante d'une sensualité qui ne se sublime pas. Fasciné déjà, Gilles songera :

«Le désir ça naît comme ça d'un rien (...). Souvent en regardant Elisa il l'avait brusquement désirée, mais c'était d'un désir bien plus agréable et

qui s'amplifiait tout doucement. Cette fois, c'était une grande panique qui gagnait tout son corps et il avait l'impression que sa tête se gonflait de sang» (pp. 15-16).

Plus tard, recru de lassitude et de chagrin, il s'écriera :

«C'est comme un feu, un grand feu (...) ou comme une rage (...)» (p. 74).

Il faudrait se garder de postuler un trop hâtif rapport d'équivalence entre la capitulation quasi hallucinée (Gilles conservera un regard hébété après avoir embrassé Victorine) et la montée de la souffrance. Permettons-nous le détour de quelques citations qui aideront à mieux cerner l'ambiguïté du problème :

«Des jambes d'homme... un torse d'homme... Des épaules d'homme» (p. 16).

Cette réflexion de Victorine, contemplant Gilles, ne trouve-t-elle pas un écho symétrique chez Elisa :

«Les jambes de Gilles... Le torse de Gilles... Les épaules de Gilles (...) elle embrassa d'un gros baiser sonore sur la joue le seul homme qui pour elle existât» (p. 17).

C'est de l'impossibilité notoire qu'éprouve Victorine à donner un nom ou une identité à son désir que procède sa monstruosité : le corps ne se mue en facteur de destruction que lorsqu'il devient sa propre loi. Entre Gilles et Elisa, il se révèle le médiateur de la passion, il est légitimé par les impératifs du cœur, et ce ne serait pas aller trop loin que d'avancer qu'il en est le produit.

Le désir de Victorine n'est coupable que de se désirer lui-même, sans intervention ni de l'esprit, ni de l'âme. Elle ne symbolise pas le reflet inversé d'Elisa, mais son image défigurée, dont la création serait demeurée inachevée. Abominable, elle ne l'est que dans cette relation de symétrie brisée où la sexualité a envahi le désert de la tendresse. Pourtant, en faire une allégorie du mal résulterait d'une simplification dangereuse, si l'on tient compte que c'est son inconscience qui tisse la douleur d'autrui. Elle est, à sa manière, une innocence absolue. Victorine est invulnérable, car l'éthique du sentiment lui fait défaut. Dès lors, il lui reste un domaine privilégié : celui de l'intelligence rationnelle, analytique. Il est bon de se souvenir que la jeune fille était l'une des meilleures élèves de sa classe, alors que son aînée ânonnait péniblement de vaines leçons, perpétuellement prête à les interrompre par dévouement. Victorine possède l'intelligence de l'égoïsme qui se fonde sur le sens menichéen de la justice :

«(...) il y a les gens pauvres, il y a les gens riches, c'est injuste (...)» (p. 60). Parallèlement, s'enracine en elle la certitude de son exploitation, de sa spoliation, situation insupportable à ceux auxquels se refuse la douceur de l'émotion. Ces caractéristiques la font participer d'un temps historique absent, comme on l'a montré, des relations de Gilles et d'Elisa. Ce temps historique est cette fois articulé en conflits de classes au sein desquels Victorine parvient à déterminer les critères de son devenir. Est-il étonnant alors que l'ambition la hante, telle une négation de la vie ouvrière et de son asservissement? Si la voie de l'arrivisme est la seule qui se présente à elle... Tout n'est-il pas facile à ceux que ne rongent pas les scrupules d'un quelconque attachement? Victorine est capable de vouloir intensément, sans s'embarrasser du choix des moyens. La tentation de l'ascension sociale est si fortement ancrée en elle qu'elle concevra le projet d'épouser Lucien, le boutiquier:

«Lucien Maréchal tenait en ville un commerce de tabac et cigares... Elle épouserait Lucien. Avec des mains soignées, baguées d'un cercle d'or et d'un anneau d'argent à perle fine, elle présenterait les petits coffres de cèdre.

"Claro? Cogetama? ou Voltigeur?" Une idée comme une autre. Et facile à réaliser: si l'on a un sexe, n'est-ce pas, c'est pour s'en servir» (p. 88).

En fait, toute la personnalité de Victorine se tend de façon assez floue (étant donné que seul le regard d'Elisa est déterminant dans la narration) vers une inversion de son identité sociale avec laquelle elle ruse tantôt naïvement, tantôt finement. Elle est la caricature d'une bourgeoisie convoitée qu'elle singe par de ridicules accoutrements —autant de contrefaçons du luxe— qui excitent le rire du peuple.

On peut donc affirmer que la transgression qui s'opère avec Victorine relève de deux thématiques distinctes et liées par complémentarité. Elle est l'initiatrice de la fêlure sentimentale qui éloignera Gilles d'Elisa. Par ailleurs, en réduisant l'être à l'insatisfaction de la chair, elle l'introduit dans une temporalité conflictuelle qui définit les limites des gestes heureux et comme éternisés que faisait s'épanouir l'amour. Le temps du désir est également celui de l'éphémère, d'un futur en mouvement qui porte en lui les germes de la finitude. Gilles et Elisa avaient atteint le point de fixité fragile où le cours des choses se suspend dans la lumière intérieure. La répétition du quotidien s'avérait alors la pierre angulaire d'une forme d'euphorisation du réel. L'attrance que Gilles éprouvera envers Victorine se soldera par la fragmentation insidieuse de «l'habitude» protectrice et apaisante. Quelle est la réaction de Gilles après le départ de la soeur d'Elisa?

«(...) il regarda autour de lui: la table, les chaises... le calendrier au mur... l'horloge... Eh bien, mais c'est comme tous les jours... Non ça il ne pouvait pas l'admettre.

Il resta quelques minutes sans parler. Lui qui n'avait jamais remarqué que l'air et les choses fussent différents dans le calme ou le bruit, il pensa: "le silence, c'est lourd comme le plomb" et cela lui parut intolérable» (p. 18).

Si le décor ne s'est pas modifié, il s'est vu investir de la dynamique du changement. Et, dans l'écroulement de l'éden, il y aura cet être déchiré entre corps et identité. De là à postuler que la soumission au temps de la douleur est l'incontournable conséquence du désir, il n'y a qu'un pas qui, semble-t-il, peut être franchi. En effet, sans doute plus que l'outrage à la fidélité, la faute de Victorine est d'avoir éveillé ou plutôt réveillé la tentation du social qui sommeillait en Gilles. La trahison conjugale eût-elle été si lourde de drame si l'intrigue ne s'était pas ébauchée dans l'intemporalité?

4. GILLES: L'AMBIVALENCE DES SENTIMENTS

Si Gilles est prédestiné à Elisa, de multiples indices permettent d'inférer qu'il l'est également à Victorine. N'a-t-il pas en commun avec elle ce «sens de la justice» qui déchaîne l'hilarité d'Elisa? Ne reflète-t-il pas les aspirations de sa maîtresse lorsqu'il s'imagine échapper à sa condition en la possédant?

«Ce corps nu que Gilles voit contre lui lui semble être le corps inespéré d'une femme d'un autre bord» (p. 88).

Nous avons avancé plus haut que Victorine se laissait définir par son ambition sociale. N'est-ce pas un besoin similaire qui fait de «l'homme d'Elisa» sa proie? Il suffit, pour s'en convaincre, de constater que, rouge par ce mirage d'un autre monde qui abstrait les contraintes du labeur brusquement rendues sensibles et pesantes, Gilles se détournera progressivement de ce qui, jusque-là, éclairait sa vie. Le soin qu'il apportait au jardinage devient ineptie et futilité: rien ne peut plus le distraire de sa douloureuse contemplation. Gilles est envoûté autant par cette chair qui lui fait violence que par le rêve factice d'un univers qui s'apparenterait aux clichés de magazine. Victorine est belle, elle joue la comédie d'une époque qu'elle entend maîtriser. Il n'en faut pas plus pour que la tendresse rayonnante d'Elisa ne soit éclipsée par cette brillance trop vive, éclatante de n'être que superficialité. Il n'en faut pas plus pour que le bonheur se fasse dérisoire devant la matérialisation d'une espérance informulée que Gilles n'a cessé de nourrir —très obscurément.

Il sera le sujet d'une scission qui se greffe exactement sur la déchirure de la joie tranquille. Gilles va se désagréger lentement entre le corps et l'âme dans

la mesure où, à la différence d'Elisa, il ne possède pas le don (car c'est davantage un don qu'une force ou l'expression d'une volonté) de renier l'un au profit de l'autre. Il devient le centre de l'antithèse de l'éden et de la socialité. En effet, la liaison qu'il entretient avec Victorine ne constitue pas en soi une sentence à l'encontre du bonheur. L'échec n'est engendré que par un investissement erroné de l'objet. Si c'est d'abord la frénésie qui le pousse dans les bras de la jeune fille, Gilles ne se pliera pas pour autant à un aveuglement qui autorise toutes les licences. Ainsi que nous l'avions avancé plus haut, il demeurera à l'écoute des impératifs de ce cœur qui s'ouvrira au chagrin, en tentant de reformer une nouvelle harmonie qui ressemblerait trait pour trait à l'ancienne. Pour Gilles, le sentiment est le prolongement obligé de la possession. Il ne veut pas exclusivement le corps de Victorine, il veut se l'annexer tout entière, il veut en être aimé. Elle devrait lui appartenir, de la même manière qu'Elisa n'existe plus que par lui. Or la socialité est un enchaînement dialectique qui ne se prête pas à la nostalgie des origines. Essayant d'imprimer le cœur dans la chair, il perd Victorine:

«(...) et ces yeux sans regard, bien qu'il ne sache pas pourquoi, exaspèrent l'homme, le poursuivent dès qu'il t'a quittée. Démuni de ces preuves qui, s'il les possédait, lui resteraient insoupçonnées, il ne connaît plus l'apaisement du mâle, maître de sa proie» (pp. 88-89).

Il est symptomatique à cet égard que Gilles ne trompe pas Elisa (dans l'acception classique du terme): il l'oublie. Jamais il ne manifestera de remords à son endroit, il ne mettra pas en balance le sort de sa famille, le respect de ses devoirs. Il s'enfoncera, sans l'ombre d'une hésitation, dans sa passion. Plus rien n'a d'importance excepté Victorine et la souffrance obsédante de ne pas lui trouver de profondeur qui répondrait, en miroir, à sa fascination personnelle. L'espace d'une ivresse, Gilles sombrera dans l'amnésie, ou plus précisément dans un creux de la mémoire, de la biographie qui sera de l'ordre de ce rien dont devrait surgir la plénitude. Gilles est incapable de renoncer à l'amour, cela seul dictera le verdict de sa propre perte. Jouir de Victorine, ce n'est pas assez. Il faut que le plaisir se diffracte, recréant l'enchantement connu avec Elisa. Gilles est à la fois semblable et étranger à Victorine en ce qu'il peut céder brutalement à l'illogisme du désir tout en n'étant pas apte à le concevoir en tant qu'entité.

Dès lors, confronté à l'indifférence de la jeune fille, il ne lui restera plus qu'à s'abîmer dans la douleur, ivre d'une jalousie et d'une frustration liées à l'identité refusée. Notons encore que l'attitude de Victorine est sans cruauté, elle n'est simplement qu'inconscience de tout ce qui n'entre pas dans son système de valeurs. Ne pouvant être Gilles mais seulement un homme désespéré-

ment anonyme, celui-ci ne se délivrera de la dépossession que dans un mépris qui l'aliène à lui-même.

«Il avait gâché tout ce bonheur, qu'il possédait en aimant Elisa... Maintenant plus rien ne l'attristait ni ne l'égayait, il ne ressentait plus qu'une grande indifférence. Il avait l'impression que désormais il en serait toujours ainsi —il ne connaîtrait plus la douleur et jamais il n'éprouverait aucune joie. Il en était parfois un peu désemparé, mais il n'en souffrait pas et il ne désirait pas que cela changeât. Il trouvait que tout était bien plus facile ainsi» (p. 113).

En conclusion, nous voudrions revenir sur cette éthique du sacrifice qui, avec Elisa, traverse tout le texte. Elisa morte d'avoir senti l'amour la quitter un seul jour et renouant, dans le vide même de son âme, les liens qui l'unissent à Gilles. Elle est la matérialisation de l'inflexible dynamique du sentiment, dont le code s'érige en marge des contrefaçons offertes par le monde. Rappelons-le l'amour n'est pas négateur, il est simplement tyrannique —comme tout miracle, tout privilège. Il obéit impulsivement à une logique fondée sur la loyauté, sur le respect de l'harmonie entre la chair et l'esprit; à une logique exigeant qu'il ne se donne qu'une fois. De même que s'il implique le plaisir, il ne peut l'instituer dieu. La jouissance privée de l'appui de forces vives nées du coeur ne sera pas davantage qu'une idole vacillante et lézardée. L'unique faute se limitera à confondre ces teintes trop vives avec la vraie lumière —plus douce—, celle de la tendresse. Ainsi Gilles demeurera intérieurement aveuglé, les paupières brûlées sur son univers en cendres. Que pourrait-il encore devant un bonheur égaré que l'on ne reconstruit ni sur ses ruines ni sur des artifices. Car parallèlement à la disparition de l'amour, s'efface le goût de la vie.

Annexe: quelques éléments biographiques à propos de Madeleine Bourdouxhe

Née à Liège en 1906, Madeleine Bourdouxhe suivra des cours de philosophie à l'Université Libre de Bruxelles. En 1927, elle épousera le mathématicien Jacques Muller. Entre 1937 et 1944, elle publie trois romans: *La femme de Gilles* (Gallimard), *A la recherche de Marie* et *Sous le pont Mirabeau*. Une série de nouvelles paraîtront également dans de grandes revues comme *Esprit* et *Les Temps Modernes*. Ensuite, ce sera le silence.

Aujourd'hui, on commence à redécouvrir cet auteur secret grâce à plusieurs rééditions: *La femme de Gilles* (Labor, coll. «Espace Nord», 1985; Actes-Sud-Labor, coll. «Babel», 1990), *Sept Nouvelles* (Paris, Ed. Tierce, 1985), *Wagram 17-42. Marie attend Marie* (Paris, Ed. Tierce, 1989), nouveau titre pour *A la recherche de Marie*.

«Peu d'écrivains ont dit avec une telle simplicité et une telle évidence la fracture qui sépare et juxtapose le monde des femmes et des hommes. Peu ont dit si sereinement et si fort la solitude absolue du destin de celles qui, sous le mot amour, vivent infatigablement un parcours impossible».

(Citation extraite de *L'Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges, 1982).